

«Il ne faut pas mettre tous les Noirs dans le même panier!»



Caroline Rodriguez, ici dans son petit chez-elle, est fière d'avoir élevé et donné une formation à ses trois enfants qu'elle voulait éloigner du bidonville de sa ville d'origine de Caracas, au Venezuela. PHOTO Stéphane GERBER

VÉRONIQUE ERARD-GUENOT

Caroline Rodriguez, Latino établie dans le Jura depuis près de vingt ans, a vécu des situations discriminatoires chez le coiffeur, au restaurant ou sur sa place de travail. Face aux insultes et au manque de considération, elle appelle les Jurassiens à «ne pas mettre tous les Noirs dans le même panier».

Caroline Rodriguez vit dans le Jura depuis 2006. La Vénézuélienne a quitté sa capitale, Caracas, pour assurer un avenir meilleur à ses trois enfants, aujourd'hui adultes (33, 30 et 27 ans) et les éloigner des dangers des favelas, le bidonville où elle vivait à l'époque.

D'abord sans papier, elle a enchaîné les emplois dans la restauration et les nettoyages, avant de travailler dans l'horlogerie, puis d'entreprendre une formation à 40 ans passés. Un parcours qui témoigne d'une grande ténacité. C'est cette même détermination qui la pousse aujourd'hui à prendre la parole: «Je voudrais que les Suisses comprennent que tous les Noirs ne sont pas des délinquants, qu'il ne faut pas nous mettre tous dans le même panier. Mes trois enfants

basanés, qui sont tous trois formés et qui exercent leur métier, en sont la preuve, tout comme moi.»

Davantage de racisme dans le Jura qu'ailleurs

Au premier regard, Caroline, solaire, élégamment apprêtée, a tout pour plaire. Une assurance dont on pourrait croire qu'elle la protège des discriminations. Et pourtant. Dans le Jura, elle est souvent renvoyée à sa couleur de peau. «Il y a plus de racisme ici qu'à Zurich, Genève, Bâle, Neuchâtel ou Fribourg où je me rends régulièrement», déplore la mère de famille.

«Vingt francs de l'heure pour des câlins»

Elle raconte une récente mésaventure: «Voici deux semaines, je suis allée prendre un verre avec une copine. Nous étions au bar à parler quand un homme (un bon Jurassien) s'est approché de nous en disant: «J'ai besoin de câlins, je paie vingt francs de l'heure.» Les deux femmes sursautent: «Ça ne va pas ou quoi? rétorque aussitôt Caroline. C'est une fille honnête, elle vient d'une bonne famille, elle est juste là pour boire un verre.»

Toujours indignée, elle poursuit: «Jamais, il n'aurait fait une telle proposition à une blonde. Tu es basanée, tranquille dans un bar, et voilà qu'on te réduit à ça, à faire la pute!» Voici quelques années, alors qu'elle travaillait dans un restaurant de Porrentruy, Caroline a retourné une claque à un client qui lui avait mis la main aux fesses. Résultat: elle a été virée.

Dans le Jura, les coiffeurs la renvoient également à sa couleur de peau. «Souvent, on ne me laisse même pas entrer ou parler, on me congédie d'un «Qu'est-ce que vous voulez Madame? Ici, on ne coiffe pas les cheveux africains.» Face à ces réactions, à ceux qui la regardent «comme une extraterrestre», Caroline Rodriguez oppose un rire teinté d'ironie: «À leur place, peu importe que la cliente soit noire, bleue ou blanche, j'essaierais de gagner de l'argent.» Elle préférerait entendre, comme cela lui est récemment arrivé à Delle: «OK, Madame, nous n'avons pas l'habitude mais nous allons essayer.»

Regards insistants

Au restaurant aussi, quand elle s'y rend avec toute sa famille, Caroline sent des regards appuyés, voit les gens se retourner.

Voici une demi-douzaine d'années, elle a dénoncé en justice une de ses collègues, française, qui l'avait traitée de «Négresse de merde». Reconnue coupable, son agresseuse a été sommée par le juge de s'excuser publiquement et a écopé d'un avertissement de son employeur.

«Pas écoutée»

Plus récemment – et à plusieurs reprises – Caroline a été mal reçue par un fonctionnaire alors qu'elle devait s'enregistrer dans une grande commune jurassienne. «L'attitude de ce monsieur m'a fait très peur. Il ne m'écoutait pas et me renvoyait. J'ai bien vu qu'il ne me traitait pas de la

même façon que les autres personnes qui attendaient là. Je ne savais pas quoi faire, j'avais peur d'y retourner.» Après s'être ouverte de la situation à une personne de son entourage, qui a sans doute fait jouer ses contacts, la situation s'est mystérieusement débloquée et l'agent a finalement pris sa demande en compte.

Cette expérience lui en rappelle d'autres: «J'observe régulièrement qu'à certains guichets de l'État, on s'adresse aux personnes de couleur d'une façon différente: en parlant fort et en faisant de grands gestes avec les mains, comme si certains croyaient que, parce que nous sommes Noirs, nous sommes bêtes! C'est gênant.»

La liste des humiliations vécues par Caroline est longue, avec le récent licenciement abusif dont elle a été victime, survenu alors qu'elle suivait un AFP d'employée de commerce. «Mon ex-employeur m'a dit: <Tu sais, dans le Jura, personne ne te donnera l'opportunité de continuer ta formation. Ici, les gens n'aiment pas les Noirs.> Je me suis sentie blessée, insultée, mais il avait raison car mon AFP a été interrompu et je n'ai pas reçu de soutien du canton.»

Le rire, une carapace

«Si je suis venue en Suisse, si j'ai décidé d'y rester, précise notre interlocutrice, c'est pour respecter les gens et les règles de ce pays. Je sais que ce n'est pas chez moi mais c'est un petit chez-moi...»

Avec les années, Caroline a appris à ne plus se laisser atteindre par les remarques et les insultes. Sa stratégie? Elle se réfugie derrière le rire et tente de passer inaperçue, par exemple en évitant de faire ses courses lors des jours ou heures de grande affluence. Elle qui aimerait s'engager comme bénévole n'ose pas franchir le pas: «Je ne veux pas prendre le risque de me trouver dans des situations embarrassantes.»

DEMAIN: la Suisse fait un déni de racisme, estime une experte